

L'info à la télé : maîtriser imaginativement le monde... et convaincre symboliquement de son pouvoir

Serge Tisseron, psychiatre, psychanalyste, directeur de recherches à l'université de Paris X-Nanterre

A la question, « Peut-on psychanalyser les médias ? », la réponse est évidemment non. Toute psychanalyse suppose un inconscient organisé autour de divers désirs. Or, dans le fonctionnement quotidien des médias, le désir est loin d'occuper la place principale... exception faite, bien entendu, des désirs de toute puissance sur le monde et d'Audimat dont nous reparlerons. Nous allons précisément nous intéresser à cet aspect des médias que sont les journaux télévisés. Ce qui rend le mieux compte de leur complexité est moins le sujet de l'inconscient tel que Freud l'a défini, mû par la logique de ses désirs contradictoires et de leurs masques, que l'analogie avec un gigantesque moyen de transport...

L'iceberg du désir

Un journal d'information est semblable à un énorme navire. Beaucoup de gens y sont embarqués – ce sont les téléspectateurs – et l'équipe aux commandes est censée être au-dessus de toute défaillance. La destinée de cette grosse machine est en principe dans les mains du capitaine, mais elle dépend également des caractéristiques propres du navire, de la dynamique relationnelle des personnes embarquées – qu'on se souvienne des révolts du *Bounty* – et enfin des accidents qui se présentent sur sa route. Lorsque le *Titanic* coule, on peut incriminer l'audace excessive du capitaine qui a voulu battre trop de records, l'absence de système de détection des icebergs à cette époque, l'incapacité du navire à modifier rapidement sa route lorsque l'obstacle a été détecté, ou encore le hasard qui a mis cet énorme bloc de glace sur son chemin. De la

même manière, lorsque David Pujadas et Olivier Mazerolles annoncent à tort le retrait d'Alain Juppé de la vie politique, la catastrophe qu'ils provoquent ne peut pas se laisser réduire à une seule série d'enjeux. L'un des éléments du problème consiste probablement dans la rivalité « œdipienne » qui pousse le jeune David à vouloir prendre la place du « Goliath » des médias, le « père » PPDA. Mais rien ne se serait passé de la même manière si l'attitude de l'ensemble de la rédaction avait été différente. Celle-ci a en effet laissé venir une catastrophe prévisible pour des raisons de rancœur contre une direction jugée, à tort ou à raison, hautaine et méprisante. Enfin, il ne faut pas oublier la cause déclenchante de l'accident, l'iceberg lui-même, à savoir le froid et redoutable Alain Juppé, capable d'annoncer à quelques jours d'intervalle sa décision de se retirer de la vie politique au cas où il serait condamné, puis celle de continuer son parcours malgré la condamnation qui l'a frappé !

Dans l'affaire du « faux départ » d'Alain Juppé, les éléments humains étaient donc manifestement au premier plan, qu'il s'agisse de la personnalité de Juppé, qui n'est pas à une contradiction près, de celle de David Pujadas taradé, paraît-il, par un désir de « grandeur », ou de celles de certains membres de son équipe, pas mécontents de voir un capitaine haï pris en défaut... Mais c'est loin d'être toujours le cas. Le plus souvent, ce qu'on pourrait d'abord prendre pour le résultat d'une intention – ou d'une série d'intentions – ne s'explique pas autrement que par une accumulation de petites causes sans relations entre elles, et plus souvent liées à des contraintes techniques qu'à des

L'info à la télé : maîtriser
imaginativement le monde...

Serge Tisseron

préoccupations humaines. C'est pourquoi, lorsqu'un sujet international important se trouve passer en fin de journal, il faut nous garder de toute paranoïa ! La tentation est grande, c'est vrai, d'accuser le présentateur de faire passer des sujets de proximité, sans actualité particulière, après des drames internationaux dont les conséquences seront parfois considérables. Mais une meilleure connaissance de la machinerie journalistique nous apprend parfois que si tel sujet important passe à 20 h 27 et pas à 20 h 02, c'est tout simplement parce que le visuel qui doit l'accompagner n'a pu être construit et totalement terminé qu'à 20 h 25 ! Quant aux « lignes éditoriales », les récents débats autour du naufrage de France 2 confronté à l'iceberg Juppé ont montré qu'elles se réduisaient pour une grande part à une course à l'Audimat. Avec une différence tout de même entre les chaînes publiques et privées. La rédaction du journal de TF1 semble de plus en plus soucieuse de parler des sujets... dont les spectateurs ont envie d'entendre parler, alors que France 2 et France 3 ne se guident pas – encore ? – sur les résultats des sondages pour savoir quels sujets privilégier.

Contrôle réel de l'information ou maîtrise imaginaire de l'événement ?

À défaut de pouvoir « psychanalyser » l'info, aurons-nous plus de chance avec ses journalistes ? Comprendre leur fonctionnement psychique nécessiterait bien entendu de mener d'abord une enquête rigoureuse sur les raisons de leurs choix professionnels, leurs motivations, et leurs préoccupations prioritaires dans leur travail quotidien. Une telle enquête ne serait pas à proprement parler psychanalytique, mais elle nous apprendrait beaucoup sur le fonctionnement psychique des journalistes, leurs désirs et... leurs névroses ! À défaut, on peut tout de même mettre en avant deux constantes du fonctionnement psychique des journalistes qui semblent évidentes au vu du paysage médiatique actuel : le désir de maîtriser l'information et celui de convaincre le public de leur pouvoir.

Commençons par le désir de maîtrise. Sans lui, il n'y aurait sans doute pas de journalistes. Certains photographes de guerre, comme Don Mac Cullin, ont d'ailleurs confié qu'ils

ne pouvaient prendre du recul par rapport à une situation que s'ils en fabriquaient d'abord une image qui leur permette imaginativement de la maîtriser (Tisseron, 1996). De la même manière, on peut se demander si certains journalistes ne commenceraient à pouvoir penser un événement qu'à partir du moment où ils en feraient un reportage... D'ailleurs, dans les grandes catastrophes, qu'elles soient guerrières ou naturelles, il n'y a que trois catégories de personnes qui savent exactement ce qu'elles ont à faire et qui peuvent, pour cette raison, surmonter leurs angoisses : les pompiers, les sauveteurs et... les journalistes ! Ce désir de maîtriser l'événement va parfois jusqu'à se mettre soi-même en scène avec lui comme si le journaliste n'était pas seulement un intermédiaire, mais même l'animateur de l'actualité.

Le 11 septembre 2001, certains présentateurs ont ainsi pris soin de faire apparaître leur propre image à côté de celle de l'effondrement des *Twin Towers*. Voir le visage de David Pujadas à côté des tours jumelles en flammes ne nous apprend évidemment rien de plus sur la catastrophe qui a frappé le monde ce jour-là. Mais cette mise en scène répond manifestement à un désir récurrent chez les journalistes. Rappelons-nous de Guillaume Durand s'affichant chaque soir sur une terrasse de Bagdad pendant la première guerre d'Irak et de PPDA fabriquant une fausse *interview* pour « prouver » qu'il avait bien rencontré Fidel Castro ! À l'exception de la chaîne Arte, où les journalistes français et allemands se succèdent sans qu'aucune préséance ne s'installe, les journalistes se soucient souvent autant de « se montrer » que de montrer l'événement. Il s'agit bien entendu de faire en sorte que les spectateurs associent dans leur esprit l'image des drames qu'ils ne risquent pas d'oublier avec celle d'un présentateur privilégié. Le mot de « narcissisme » pourrait convenir à une telle attitude... s'il n'était pas bien insuffisant pour désigner certains accès de folie qui frappent parfois nos présentateurs vedettes. Car comment désigner autrement l'attitude de PPDA fabriquant, au faite de sa gloire, un faux aussi grossier que sa fausse *interview* de Fidel Castro ? La télévision rendrait-elle fou ? Ici, la psychanalyse peut nous apprendre quelque chose.

Pour l'inconscient, celui qui énonce un événement est toujours assimilé peu ou prou à son origine. C'est pour cela

que les médecins sont en général si réticents à annoncer un décès à une famille. Même si une équipe hospitalière nombreuse a participé aux soins, c'est celui qui annonce la mort qui en est généralement tenu inconsciemment pour responsable par les proches. Dans le cas d'un événement comme les attentats du 11 septembre, l'inconscient ne fonctionne pas autrement. Mais il est bien évident qu'ici, le fonctionnement psychique conscient du téléspectateur a tôt fait de remettre les choses à leur place : les journalistes qui annoncent l'événement ne l'ont évidemment pas fabriqué ! Mais justement, est-ce si sûr ? Car autour du 11 septembre, il y a eu, rappelons-le, la thèse de Thierry Meyssan tendant à « démontrer » qu'aucun avion ne s'était écrasé sur le Pentagone. Et cette thèse a rencontré un écho considérable, malgré la fragilité de son argumentation. Pour Thierry Meyssan et ses épigones, les journalistes n'auraient pas, bien entendu, fabriqué la fausse information, mais ils se seraient rendus coupables de se faire l'écho de la version du gouvernement américain sans prendre aucun recul. Qu'il s'agisse d'informations données par la CIA ou par les journalistes, la suspicion est la même : « Celui qui le dit l'a inventé ». Plus un événement nous gêne, plus nous aurions désiré qu'il n'existe jamais, et plus nous sommes tentés de penser qu'il a été fabriqué. J'ai ainsi été récemment contacté pour prendre connaissance d'un dossier visant à montrer que les images du petit Mohammed, pris avec son père sous le feu des soldats israéliens, avaient été fabriquées de toutes pièces ! Cette suspicion n'est pourtant pas dénuée de fondements. Certes, les journalistes n'ont pas plus « produit » l'événement que le médecin qui a soigné un malade avant sa mort n'a provoqué celle-ci. Mais, pour nous en tenir à cette seconde situation, chacun sait qu'on peut annoncer un décès de bien des manières et qu'un médecin qui le fait avec brutalité sera plus facilement tenu pour responsable de notre souffrance qu'un médecin prévenant et prudent qui le fait avec précaution. Et, de la responsabilité de nous faire souffrir à celle d'avoir soi-même provoqué la mort d'un proche, le chemin est court. Bref, un médecin sera d'autant plus facilement tenu pour responsable d'un décès qu'il nous l'aura annoncé plus brutalement.

Revenons alors aux médias. Cette « prévenance » n'est-elle pas la clef de l'extraordinaire succès du JT de TF1 ? Les événements de proximité sont montés en épingle, et encore plus s'ils sont heureux, tandis que les grands événements dramatiques sont présentés par un PPDA qui semble porter soudain sur ses épaules toute la misère du monde. Il en pleurerait presque ! Quel acteur ! C'est pourquoi la suspicion qui nous hante d'imaginer que les journalistes aient fabriqué l'événement n'est pas liée à une seule cause, mais à deux : la logique inconsciente qui nous pousse à considérer comme responsable d'un événement pénible celui qui l'annonce ; et la brutalité avec laquelle les médias s'en font l'écho. Si les images de l'effondrement des *Twin Towers* n'étaient pas passées en boucle plusieurs jours durant, moins de gens auraient sans doute adhéré à la thèse du complot politico-médiatique développée par Thierry Meyssan. En outre, il est malheureusement vrai qu'un fait divers relativement banal peut devenir, par la force des médias, un élément majeur d'un enjeu électoral national. Preuve en est le rôle joué par les images du vieil homme victime de mauvais garçons dans l'impact des thèmes sécuritaires sur les résultats de l'élection présidentielle française d'avril 2002.

Mais pour un peu d'influence repérable, c'est surtout la confusion qui domine sur le petit écran ! Il y aurait en tout cas beaucoup à dire sur la confusion fabriquée et entretenue chaque soir, quand le JT, censé nous rendre le monde plus clair, juxtapose « sans transition », selon la formule consacrée, des sujets totalement hétérogènes qui vont par exemple des derniers embouteillages à un attentat gravissime en passant par la culture des tulipes. Et s'il ne s'agissait que de la variété des sujets ! Mais ceux-ci sont illustrés en outre à chaque fois par des sources d'origine mal définie : des images prises sur le terrain, des fictions documentaires, et maintenant des images de synthèse, sans qu'aucune d'entre elles soit souvent précisée.

C'est d'ailleurs peut-être de ce point de vue que les choses sont le plus préoccupantes dans les médias aujourd'hui. Les journalistes ne maîtrisent pas plus l'information que les spectateurs auxquels ils prétendent la montrer, et pourtant tout se passe comme s'ils désiraient faire en sorte que l'illusion soit maintenue. La preuve en est l'extraordinaire

L'info à la télé : maîtriser
imaginativement le monde...

Serge Tisseron

réticence qu'ont les journalistes à reconnaître que beaucoup de leurs « choix » sont liés à des contraintes techniques qu'ils ne maîtrisent pas. Si nous le savions, nous verrions pourtant les choses d'un autre œil. Par exemple, le fait qu'un sujet important soit relégué en fin de JT pour des raisons techniques n'est pas grave si l'équipe rédactionnelle nous informe des raisons pour lesquelles il en est ainsi. Mais les journalistes ne le font jamais, sans doute par crainte de donner aux téléspectateurs le sentiment que la télévision est un grand bricolage – ce qu'elle est en effet ! – et pas la mécanique huilée et maîtrisée dont ils veulent nous convaincre... pour nous faire croire à leur propre pouvoir.

Y a-t-il un pouvoir des images ?

Après la maîtrise imaginaire du monde, le désir fondamental du journaliste pourrait bien être celui de convaincre... de son propre pouvoir. C'est bien compréhensible. Quand on place la barre trop haut et que la réalité apporte un démenti cuisant à nos désirs, il nous reste toujours la possibilité de faire croire à nos proches qu'il n'en est rien. Et les « proches » du journaliste, ce sont bien entendu les auditeurs et les téléspectateurs.

Un signe important de cette tendance se lit dans l'importance souvent excessive que les journalistes donnent à tous les faits divers dans lesquels des comportements semblent avoir été « inspirés » par des images. Qu'il s'agisse d'un jeune suspecté d'avoir tué sa copine après avoir vu le film *Scream* (même si ce rapprochement s'avérerait faux), de Richard Durn suspecté d'avoir tué des élus politiques de sa municipalité après avoir trop regardé *Taxi Driver*, ou encore des jeunes regardant *Jackass* et adeptes de sports extrêmes, les journalistes sont toujours prêts à penser que les images seraient responsables de la plupart des comportements de nos concitoyens. Il faut les comprendre. En nous parlant du pouvoir des images, ils nous parlent en fait du leur ! « Parlez-moi de moi, y a que ça qui m'intéresse » est un peu la ritournelle qui anime toutes ces émissions consacrées au rôle que les images pourraient avoir sur nos comportements, alors que toutes les études menées à ce jour montrent que de nombreux autres facteurs y interviennent. Non pas que l'environnement d'ima-

ges soit sans effet sur nous, mais ce pouvoir ne saurait être envisagé indépendamment des relations et des liens tissés par chacun, notamment avec sa famille, ses amis et, pour les enfants, leurs camarades. Or ces reportages ne font jamais la part de chacun de ces facteurs. C'est toujours les images qui sont mises en cause dans des rapprochements souvent dangereux, comme lorsque les actualités du 20 heures ont juxtaposé sans transition, sur France 2, des images de meurtre extraites du film *Scream* avec d'autres montrant le jeune garçon suspecté de meurtre entre deux gendarmes. On évoque parfois le risque de confusion entre actualité et fiction face à la télévision, mais cette confusion, on le voit, ne vient pas d'une fragilité supposée du téléspectateur, mais d'une stratégie de la plupart des journalistes ! Est-elle consciente ou inconsciente ? Sans doute un peu des deux...

Une seconde manière qu'ont les journalistes de tenter de nous convaincre de leur pouvoir – sans doute pour s'en convaincre aussi un peu eux-mêmes – réside dans le « conseil ».

Plus un événement est dramatique, moins les journalistes peuvent en effet apparaître comme ceux qui le contrôlent. Mais ils ont une botte secrète ! Ils se présentent alors volontiers comme ceux qui peuvent nous en préserver ! L'association du visage du présentateur à l'événement génère en effet inévitablement le sentiment qu'il pourrait contribuer à nous en préserver, ou tout au moins nous aider à y faire face. Et c'est d'ailleurs pour cela que les consignes données par les présentateurs de télévision, lorsqu'il y en a, sont autant suivies d'effets. Alors que l'homme politique est perçu par le grand public comme courant après un événement qu'il ne peut jamais parvenir à maîtriser, le présentateur de télévision parvient à entretenir l'idée que, à défaut d'être celui qui crée l'événement dans la réalité, il est celui qui en fixe l'importance, et donc celui qui pourrait le mieux nous donner les manières de nous en protéger. Preuve en est que lorsqu'un « mode d'emploi » est préconisé par un présentateur télévisé, il a plus de chances d'être suivi que par un politique. C'est ce dont témoignent l'efficacité des grandes campagnes de recueil de fonds pour la lutte contre le cancer, l'autisme ou les myopathies.

Cette attitude du journaliste qui sauve se retrouve dans les émissions où ceux qui ont épuisé toutes les possibilités pour résoudre une difficulté – qu'elle soit financière, affective ou relationnelle – sont invités à « passer à la télé » pour débloquer la situation et trouver une solution... À qui cette mythologie profite-t-elle, sinon aux journalistes ?

Le spectateur face
à ses « mère-images »

Si la psychanalyse de la production des médias est, comme on le voit, extrêmement difficile, celle de leur réception est en revanche plus aisée. Nos relations aux images sont en effet toutes entières placées sous le signe des désirs ! Il s'agit souvent de désirs conscients, comme celui de se distraire, de s'informer, de s'amuser, voire d'éprouver quelques instants un plaisir voyeur. Mais, au-delà de ces désirs partiels conscients et explicites, notre relation aux images mobilise un désir dont nous nous rendons rarement compte : celui d'établir avec elles une relation dans laquelle se rejoue tout ce que nous avons vécu avec nos mères. À la différence que cette fois, c'est nous qui en prenons l'initiative et que nous pouvons arrêter le jeu à tout moment !

La preuve en est que confrontés à des images, nous pouvons accepter de nous laisser séduire et conduire par elles en toute confiance, ou bien engager avec elles une sorte de dialogue – les enfants chantonnent volontiers les indicatifs sonores des émissions qu'ils aiment, un peu comme, plus petits, ils fredonnaient avec leurs mères les airs que celles-ci leur chantaient – ou encore nous insurger contre elles et les rejeter. Quoi que nous fassions, nous sommes de toute manière assurés de les retrouver au même endroit le lendemain, ou même deux minutes après, toujours aussi avenantes et généreuses.

En fait, lorsque nous regardons une image, nous revivons certains aspects de la relation d'un bébé à sa mère. Dans ce qui se passe à ce moment, nous renonçons à décider la part qui vient d'elle et celle qui vient de nous. Et, dans cet état d'esprit, nous nous laissons contenir par elle en même temps que nous la transformons intérieurement, de telle façon que nous sommes en elle et qu'elle est en nous. Cet état de confusion partielle où nous acceptons de nous pla-

cer face aux images trouve son aboutissement dans notre possibilité de vivre des émotions vraies face à des histoires que nous savons pourtant totalement inventées.

Mais s'il s'agit là de l'aspect le plus évident du caractère exceptionnel de nos relations aux images, ce n'est ni le seul, ni le plus important. Plusieurs de nos fonctions psychiques d'abord étayées dans le corps à corps mère-enfant se trouvent en effet remises sur le métier à chaque fois que nous établissons une relation forte avec des images. C'est ce qui explique que l'être humain, depuis l'origine, cherche à s'entourer d'images, de façon à pouvoir à volonté y entrer ou se placer par rapport à elles dans une posture critique.

Pour nous en tenir ici aux seules images d'actualités, quatre fonctions psychiques d'abord étayées dans la première relation mère-enfant¹ semblent y jouer un rôle important : la mise en éveil psychique, l'enregistrement des traces, la protection contre les excitations excessives et la construction de l'identité.

Commençons par la fonction d'éveil. Le système psychique doit être rechargé en permanence pour éviter le risque d'extinction. Chez le nouveau-né, cette fonction de recharge est assurée par un environnement en général assez riche, notamment grâce aux excitations maternelles. Mais l'adulte a besoin lui aussi, dans des proportions variables selon sa personnalité, d'excitations externes pour rester éveillé et vivant. Et c'est là que les images jouent un rôle capital. Beaucoup de gens trouvent en effet leur réalité quotidienne ennuyeuse et ils utilisent les images – notamment celles de la télévision, du cinéma et des jeux vidéo – pour maintenir leur tension intérieure². Cette caractéristique explique le succès considérable d'émissions de télé-réalité. Tout, dans ces émissions, est construit pour faire éprouver aux spectateurs des émotions intenses – telles que le dégoût, la peur et l'angoisse – qu'ils n'éprouvent plus dans leur vie quotidienne, et qui leur procurent le sentiment de vivre « intensément ».

Cette utilisation des images au service d'une tension énergétique appropriée est d'autant plus importante que l'environnement précoce a mal rempli ce rôle. Plus celui-ci a été peu excitant, plus les images sont recherchées pour maintenir l'éveil, que ce soit sous la forme de programmes

L'info à la télé : maîtriser
imaginativement le monde...

Serge Tisseron

à forte charge émotionnelle ou de jeux vidéo interactifs. D'ailleurs, certains enfants qui s'engagent dans les jeux vidéo semblent littéralement y nourrir leur vie psychique : quand ils s'arrêtent, ils sont comme éteints. Le JT contribue à cet éveil par son lot quotidien d'informations et de faits divers *glamour* ou sanglants, mais toujours hautement dramatisés quelle que soit leur importance réelle.

Une seconde fonction mise en jeu dans les premières relations mère-enfant concerne l'enregistrement des traces. Le nouveau-né vit beaucoup de situations qu'il oublie au fur et à mesure parce qu'il est totalement immergé et qu'il n'a aucun recul par rapport à elles. C'est alors sa mère – ou l'adulte privilégié en tenant lieu – qui contribue à la construction de sa mémoire dans deux directions complémentaires : les premières années de la vie du bébé, évoquées au fur et à mesure de sa croissance par des récits commençant par « Quand tu étais tout petit... » ; et les événements antérieurs à sa venue au monde qui constituent ce qu'on a coutume d'appeler « la mémoire familiale ».

De la même façon, les diverses machines à images transforment nos expériences en traces que nous pouvons conserver et classer, et que notre descendance pourra consulter à tout moment. Cette fonction d'inscription et de sauvegarde est tellement importante que des institutions ont été créées pour veiller sur elle, comme l'Institut national de l'audiovisuel en France. Par ailleurs, cette fonction d'inscription est inséparable de la mise au point de machines qui nous permettent d'observer les images sous divers angles de façon à pouvoir choisir celui qui correspond le mieux à nos attentes.

L'environnement du nouveau-né est fait pour lui éviter les excitations trop intenses. Un message trop violent n'est plus reçu comme une information mais comme une agression, tandis qu'un message dont l'intensité sonore ou visuelle est trop basse risque de ne pas être perçu du tout. Les spectateurs attendent de leur JT qu'il opère ce dosage pour eux. Alors que les lecteurs d'un journal de presse décident eux-mêmes des rubriques qu'ils choisissent de regarder en premier, les spectateurs d'un JT délèguent cette responsabilité au présentateur qu'ils se sont choisi. Et ils attendent de lui, sur ce chemin, qu'il constitue un « pare-excitation » efficace entre l'actualité et eux, c'est-à-dire

qu'il sache « amortir » le choc des informations qu'ils désirent connaître sans être trop agressés par elle. C'est d'ailleurs une des fonctions importantes des images : elles nous permettent de nous confronter à des événements angoissants sans être agressés physiquement, même si le choc psychologique est parfois rude. Aucune balle perdue n'est à craindre de la guerre vue « en direct » au 20 heures ! Et, là encore, les mimiques rassurantes de PPDA font merveille !

Enfin une quatrième fonction d'abord dévolue à la mère est transférée sur les images. Il s'agit de la quête de repères identitaires. Chacun guette sa première identité dans le regard de la personne privilégiée qui s'occupe de lui. Et on sait combien un regard qui renvoie l'image d'un bébé haineux, voire celle d'un ancêtre ou même d'un animal, peut perturber durablement la construction identitaire chez l'enfant.

En grandissant, l'enfant reporte cette quête identitaire sur des images : c'est là qu'il cherche des repères pour son devenir. L'adolescent installe dans sa chambre des posters de chanteurs ou d'acteurs de cinéma auxquels il prétend vouloir ressembler. En outre, en revendiquant les images qu'il aime, l'être humain renforce aussi sa conviction d'être partie prenante d'un ensemble qui le contient et auquel il participe – il n'est donc pas un élément isolé. C'est pourquoi tous les groupes soucieux de cimenter leur solidarité se cherchent des images emblématiques qui fassent « lien » entre les participants. Le JT alimente cette quête identitaire en proposant, au fil de ses reportages, divers modèles présentés comme menaçants ou enviés selon les cas.

L'être humain a donc inventé les images pour servir un seul et unique désir : reproduire avec elles diverses formes de relations fondatrices qu'il a d'abord entretenues avec sa mère. C'est ce qui explique notre formidable ambivalence par rapport à elles. Nous les adorons et les maudissons dans une oscillation sans fin, voire en même temps ! Et la preuve en est que nous en redemandons sans cesse pour dire sans cesse que nous sommes déçus par elles³. Elles sont un peu en cela des « mères adoptées » que nous prenons et abandonnons aussi souvent que nous le désirons, sans culpabilité ni honte. Car lorsqu'elles ne correspon-

Serge Tisseron

L'info à la télé : maîtriser
imaginativement le monde...

dent pas à nos attentes, nous n'hésitons pas à les condamner sans appel. C'est toujours de leur faute !

Nous comprenons mieux alors pourquoi nous sommes tellement enclins à accuser les images de tous les maux : dans la mesure où nous les avons créées pour soutenir nos vies psychiques, ce désir s'est accompagné dès le début de l'inquiétude qu'elles s'y substituent et nous manipulent... finalement un peu comme les mères sont régulièrement accusées de le faire avec leurs enfants. Et c'est aussi pourquoi ce n'est pas les images qu'il faut craindre, mais nos attentes irréalistes à leur égard, ainsi que l'usage manipulateur qui peut en être fait. Car nous resterons toujours tentés de nous laisser émouvoir par elles et de les croire, et cela malgré tous les démentis de notre raison...

Bibliographie

Abraham N., Torok M., *L'Écorce et le noyau*, Paris : Flammarion, 1978.

Freud S. (1938), « Le clivage du moi dans le processus de défense », *Résultats, Idées, Problèmes, 1921-1938*, Paris : PUF, 1985.

Mauss M. (1934), « Les techniques du corps », *Sociologie et anthropologie*, Paris : PUF, 1950.

Tisseron S., *Psychanalyse de l'image, des premiers traits au virtuel*, Paris : Dunod, 1995.

Tisseron S., *Le Mystère de la Chambre claire*, Paris : Les Belles Lettres, 1996, rééd. Flammarion, 1999.

Tisseron S., *L'intimité surexposée*, Paris : Ramsay, 2001, rééd. Hachette 2002.

Tisseron S., *Comment Hitchcock m'a guéri*, Paris : Albin Michel, 2003.

Vernet M. et coll., *Filmer le réel. Ressources sur le cinéma documentaire*, Paris : BiFi, Bibliothèque du film, 2002.

Winnicott D. W., *Jeu et réalité*, Paris : Gallimard, 1971.

Notes

1 Il en existe huit. Pour leur étude détaillée, on peut consulter mon ouvrage *Comment Hitchcock m'a guéri*, (Albin Michel, 2003).

2 Transcrit dans le langage psychanalytique, on peut dire que la perception joue dans le « Moi » le rôle excitant rempli dans le « Ça » par les pulsions.

3 Comme le montre un sondage réalisé par *Télérama* (n° 2854, du 25 septembre au 1^{er} octobre 2004).

